Zeitschrift: Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires

Herausgeber: Empirische Kulturwissenschaft Schweiz

Band: 7 (1903)

Artikel: Chants patois jurassiens

Autor: Rossat, Arthur

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-110441

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 21.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Chants patois jurassiens

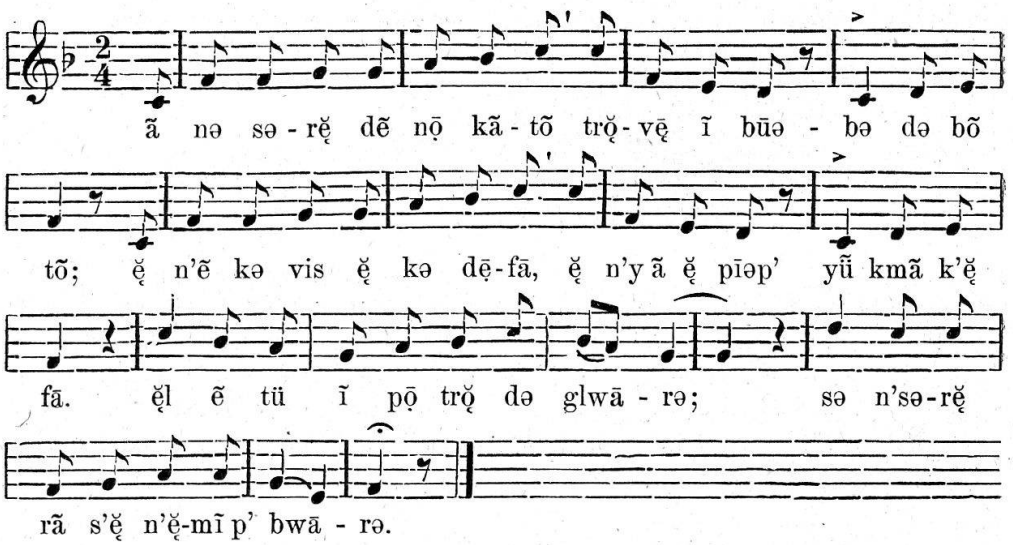
Publiés par M. Arthur Rossat (Bâle).

IVe partie (suite)

Chansons satiriques.

154.

Chanson contre les garçons
(Patois de Réclère)



1. ã nə sərẹ̆ dẽ nọ̄ kãtõ
trọ̆vẹ̄ ĩ būəbə də bõ tõ;
ẹ̆ n'ẽ kə vĭs ẹ̆ kə dẹ̄fā,
ẹ̆ n'y ã ẹ̆ pīə p' yũ kmã
[k'ẹ̆ fā.
ẹ̆l ẽ tü ĩ pọ̄ trọ̆ də glwārə;
sə n' sərẹ̆ rã s'ẹ̆ n'ẹ̆mī p'
[bwārə.

On ne saurait dans nos cantons
Trouver un garçon de bon ton;
Ils n'ont que vices et que défauts,
Il n'y en a seulement pas un
[comme(nt qu')il faut.
Ils ont tous un peu trop de gloire;
Ce ne serait rien s'ils n'aimaient
[pas boire.

2. tʃẽ ã lẹ̄ vwă vnĭ ā mọ̄tīə,
ã mărọ̆nə də lẹ̄ vūər böyīə; [1])

lẹ̄ fẹ̆yə ẽ pü yọ̄z-*intentions* [2])
kə lə bõ düə yọ̄ dẹ̄vọ̄siõ.

Quand on les voit venir à l'église
On murmure de les voir regarder
[de tous côtés;
Les filles ont plus leurs intentions
Que le bon Dieu leurs dévotions.

---

[1]) Le verbe *böyīə* signifie regarder de tous côtés en ouvrant la bouche. *k'ās-tə bœyə?* dit-on aux enfants qui vous regardent bouche bée.

[2]) Cf. n° 155 str. 3: *yọ̆t ẹ̆tãsiõ* = *leur attention*, qui est la vraie leçon.

lǫ̆ tχürīə dā xü lę̆ txwăyīər[1])	Le curé depuis sur la chaire
vwă̆ bĩ pŭ tχü sȭ yǭ prwăyīər.	Voit bien pour qui sont leurs prières.
3. yǭ paltǭ fẽ̄ kmã̄ dę̄ dyę̄ritə:	Leurs paletots font comme des [guérites:
ę̆ māskã̄ ĩ pǭ sę̄z-ipǭkritə;	Ils masquent un peu ces hypocrites;
mẽ̄ ã̄ vwã̄ bĩ tǫ̆ lę̄ grimę̆s	Mais on voit bien toutes les grimaces
k'ę̆ fẽ̄ lə düəmwăn ã̄ lę̆ mę̆s.[2])	Qu'ils font le dimanche à la messe.
ę̆ vwę̆rĩ pę̄sę̄ pŭ dę̄z-ẽ̄djə,	Ils voudraient passer pour des anges
dę̄vǭ yǭ pœ̆t fidyür də sẽ̄djə.	Avec leurs vilaines figures de singes.
4. s' vǫ̆ vlę̆ sę̆vwă yǫ̆t bę̆l vīə,	Si vous voulez savoir leur belle vie,
dəmẽ̄dę̆t-lę̆ ę̄ kăbărtīə;	Demandez-la aux cabaretiers;
s'ę̆ vlã̄ vǫ̆ dir lę̆ vę̆ritę̄,	S'ils veulent vous dire la vérité,
ę̆ sȭ djə tü ę̆vü rę̆trę̆pę̄.	Ils ont déjà tous été (r)attrapés.
s'ę̆ dəmẽ̄dã̄ d' l'ę̆rdjã̄ ę̄ drǭl,	S'ils demandent de l'argent aux drôles,
ę̆ yǭ rę̆põjã̄: kăbriǭl.	Ils leur répondent: Cabriole!
5. pwă tīər[3]) ã̄ lę̄ trĩnrę̆ bĩ	Par terre on les traînerait bien
ã̄ yǭ mǭtrẽ̄ ĩ vwār də vĩ.	En leur montrant un verre de vin.
ę̆l ādrĩ bĩ djük'ę̆ brəbǫ̆tə	Ils iraient bien jusqu'à Brebotte (?)
pŭ ę̆vwă pŭ dȭ sŭ d'gǫ̆tə.	Pour avoir pour deux sous de goutte.
— — — — — — — — —	
— — — — — — — — —	
6. pŭ bĩ fini tǫ̆ yǭ bę̄tijə	Pour bien finir tout[es] leurs bêtises
ę̆ s'ãgę̆djã̄ ā mę̆rię̄djə,	Ils s'engagent au mariage,
ę̆ prǫ̆mę̄xẽ̄ d'ę̄tr bĩ sę̆djə,	En promettant d'être bien sages,
də sə bĩ kȭdür ã̄ mę̄nę̄djə.	De se bien conduire en ménage.
ę̆ trǫ̆vã̄ ãkwę̆ dę̄ djüən *folles*[4])	Ils trouvent encore des jeunes folles
pŭ ę̆kŭtę̄ tǫ̆ yǭ triǭl.	Pour écouter tout[es] leurs balivernes.
7. ę̆n fwă mę̆rię̄, ę̆ n' fā pü kȭtę̄	Une fois mariés, il ne faut plus
k'ę̆ tñöxĩ fidę̄litę̄;	Qu'ils tiennent fidélité. [compter
sẽ̄ *amour* ę̆ sẽ̄ sã̄timã̄	Sans amour et sans sentiments,
ę̆ fūlã̄ ę̄ pīə lę̄ sākrəmã̄.	Ils foulent aux pieds les sacrements.
ā bŭ d' xę̄ mwă d' mę̆rię̄djə,	Au bout de six mois de mariage,
ę̆l ẽ̄ djə tǫ̆ brŭyīə yǫ̆t mę̄nę̄djə.	Ils ont déjà tout brouillé leur ménage.

---

[1]) C'est le mot habituel pour désigner la *chaire*. La *galerie* à l'église s'appelle *lę̄z-ę̄lǭ* (*laubja + *e* prosthétique). Cf. le vaudois: *la lūyę̆*. *dǭ lę̄z-ę̄lǭ* = sous la galerie. Ce mot, toujours pluriel, désigne aussi la galerie extérieure des maisons.

[2]) Le latin missa a donné régulièrement *mās* dans le Vâdais et une partie de l'Ajoie [*e* entravé devant *s* = *a*. Cf. est = *ā*, friscu = *frā*, spissu = *ę̄pā*, *capistru = *txvātr* (licol) etc.]. Mais Delémont dit pourtant *mă̄s*; ç'est une exception. — On entend plutôt en Ajoie: *lę̆ mę̆s*; c'est une influence du français.

[3]) *xü lə tχü ã̄ lę̄ trĩnrę̆ bĩ* (Var. de Fontenais et de Bressaucourt).

[4]) *dę̄ vę̄yə dǭb* (Var. de Fontenais et de Bressaucourt).

8. tχẽ k'ĕl ẽ trā ŭ kĕtr ăfẽ,	Quand ils ont trois ou quatre enfants,
ĕ n' fŏtã pü ĩ kọ̄ d' yọ̄ mẽ.[1])	Ils ne f...ichent plus un coup de leurs
ĕ fā nōri ăfẽ ĕ pẹ̄r;	Il faut nourrir enfants et père; [mains.
vrẹ̄mã ĕ fā ĩ tχür.də mẹ̄r!	Vraiment il faut un cœur de mère!
— — — — — — — — — —	
— — — — — — — — — —	
9. djūən djã kə lə mĕriẹ̄djə flătə,	Jeunes gens que le mariage flatte,
vwāli lə sŏr d'ĕn pūər bẹ̄xătə.	Voilà le sort d'une pauvre fille.
ĕkŭtẹ̄ bĩ sŏ k'i vŏ dĭ,	Ecoutez bien ce que je vous dis.
vŏ nə s'ã vəlẹ̄ p' rəpãti.	Vous ne (s') vous en voulez pas re-
ĕvitẹ̄ də djāzẹ̄ ẹ̄ būəb,	Evitez de parler aux garçons, [pentir.
lə mwăyŭ nə vā pīə p' lĕ [kūədjə.	Le meilleur ne vaut pas seulement [la corde.

(Melle Léa Jolissaint, Réclère.)

Cette chanson, inconnue dans le val de Delémont, est très populaire en Ajoie; je l'ai retrouvée dans presque tous les villages avec des variantes plus ou moins accentuées, dont voici la plus intéressante, qui complète joliment la leçon que je viens de citer.

155.

Même sujet

(Patois de Courtemaiche)

1. ã nə sĕrĕ dẽ nọ̄ kãtõ	On ne saurait dans nos cantons
trŏvẹ̄ ĩ būəb də bõ tõ;	Trouver un garçon de bon ton;
ĕ n'ẽ kə vĭs ĕ kə dẹ̄fã,	Ils n'ont que vices et que défauts,
ĕ n'y ã ĕ pẹ̄ə[2]) yũ kmã [k'ĕ fã.	Il n'y en a seulement [pas] un [comme(nt qu')il faut.
ĕl ẽ tü ĩ pọ̄ trŏ də glwār;	Ils ont tous un peu trop de gloire;
lə pẹ̄ə k'ĕ y ĕ, ĕl ẹ̄mã bwār.	Le pis qu'il y a, ils aiment boire.
2. s' vŏ vlĕ sĕvwă yŏt bĕl vīə	Si vous voulez savoir leur belle vie,
dmẽdẹ̄-lĕ ẹ̄ kābĕrtīə;	Demandez-la aux cabaretiers;
ĕ vŏ vlã dīr lĕ vĕritẹ̄,	Ils vous veulent dire la vérité,
ĕ vlã ẹ̄tr tü bĩ ĕtrĕpẹ̄.[3])	Ils veulent être tous bien attrapés.
tχẽ k'ĕ dmẽdã d' l'ĕrdjã [ẹ̄ drọ̄l.	Quand (qu')ils demandent de [l'argent aux drôles,
ĕ yọ̄ fẽ ĕn bĕl kăbriọ̄l.	Ils leur font une belle cabriole.

---

[1]) *d'yọ̄ brĕ* (bras) (Var. de Fontenais et de Bressaucourt).

[2]) D'habitude on dit: *ĕ n'y ã ĕ pẹ̄ə p' ũ* = il n'y en a seulement *pas* un; on a ici supprimé *pas*, je ne sais pourquoi. — *Yũ* s'emploie volontiers au lien de *ũ* avec ce *pīə p'* ou *pẹ̄ə p'* (cf. 154 str. 1), mais c'est spécialement ajoulot.

[3]) Cf. n° 154 str. 4, qui donne le vrai sens. Notre leçon est altérée et ne signifie pas grand' chose.

3.	lę̆ fę̆yə ẽ pü yǫ̆t ę̆tãsiõ	Les filles ont plus leur attention
	kə l' bõ düə yǭ dę̄vǭsiõ.	Que le bon Dieu leurs dévotions.
	lə tχürīə dxü lę̆ txwă̆yīər	Le curé dessus la chaire
	vwă̆ bĩ pǫ̆ tχü sõ yǭ prę̆yīər.	Voit bien pour qui sont leurs prières;
	yǭ paltǭ fę̆ kmã dę̄ dyę̆rĭt	Leurs paletots (fait) font comme [des guérites
	k' māsk[1]) ĩ pǭ sę̄z ipǭkrĭt.	Qui masque[nt] un peu ces hypocrites.
4.	ę̆ vwę̆rĩ k'ã vñẽ d' nę̄tr	Ils voudraient qu'en venant de naître
	di bõ düə föxĩ l' mę̄tr.	Du bon Dieu [ils] fussent le maître.
	ę̆ n'ẽ p' ãk'[2]) ę̆tẽ tχę̆tūəj ã	Ils n'ont pas encore atteint [quatorze ans
	k'ę̆ gŭvę̆rnã djə yǭ pwă̆rã.	Qu'ils gouvernent déjà leurs parents.
	yǭ pę̄r ę̆ mę̄r ę̆ n'ę̆kŭtã pə,	Leurs père et mère ils n'écoutent pas;
	Bien heureux s'ę̆ n' lę̄ bę̆tã pə!	Bien heureux s'ils ne les battent pas!
5.	ę̆n fwă mę̆rię̄, ę̆ n' fã p' kõtę̄	Une fois mariés, il ne faut plus compter
	k'ę̆ tñõxĩ fidę̆litę̄.	Qu'ils tiennent fidélité.
	tχẽ k'ę̆l ẽ trã ŭ kę̆tr ă̆fẽ,	Quand (qu')ils ont trois ou quatre [enfants,
	lę̆ mwă̆tīə di tã sõ sẽ pẽ.	La moitié du temps ils sont sans pain.
	ę̆ nə sẽ pü dyẽñīə yǭ vīə,[3])	Ils ne savent plus gagner leur(s) [vie(s),
	ę̆ yǭ pūər fă̆n pŭ sę̄ lǭdīə[4])	Et leurs pauvres femmes pour ces [flâneurs
6.	s'ã vẽ rĭtę̄ d' pūətx ã pūətx,	S'en vont courir de porte en porte,
	ăkăbyę̄ d'ę̆frõ d' tǫ̆t sūətx.	Accablées d'affronts de toute sorte.

---

[1]) *yǭ păltǭ* est au pluriel; par contre les verbes *fę̆* et *māsk* sont au singulier. Il faudrait ou bien: *yǫ̆t păltǭ fẽ .... k' māsk ....*, *leur* paletot *fait* et *masque* ou bien, comme 154 str. 3: *yǭ păltǭ fẽ .... k' māskã ....* (*leurs* paletots *font*, etc.).

[2]) Cette élision du mot *ãkǫ̆* ou *ãkwę̆* est tout à fait inusitée. C'est la première et la seule fois que je l'ai rencontrée.

[3]) *yǭ vīə* est ici pluriel.

[4]) Le manuscrit qu'on m'a envoyé de Courtemaiche porte: *pou' s'élodie.* Ceci n'a aucun sens, car il n'existe pas de verbe *s'élodie* en patois du Jura. On a bien un verbe: *s'ę̆lādjīə* ou *s'ę̆lājīə* = s'aider, se soulager, s'alléger; mais le sens ne serait quand même pas satisfaisant. M. Fridelance, instituteur à Porrentruy, m'a proposé de lire: *sę̄ lǭdīə*; le mot *ĩ lǭdīə* est bien connu dans le vieux patois et signifie *un flâneur, un paresseux.* La seule chose qui m'ait empêché de souscrire sans réserve à cette explication, c'est qu'il faut compléter le sens de cette strophe par le premier vers de la strophe suivante. Or ce fait ne se rencontre jamais dans notre poésie populaire, du moins dans les deux cents et quelques chansons que j'ai recueillies. — Enfin je donne cette interprétation pour ce qu'elle vaut; c'est en tous cas celle qui explique le mieux ce passage.

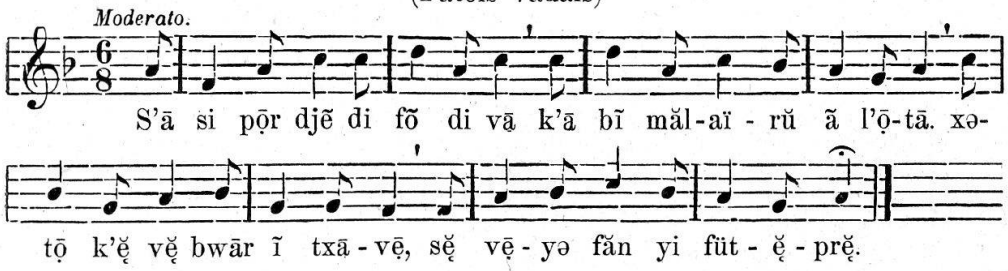
djüən djã̃ kə l'ĕmŭr vọ̆ flăt,[1] Jeunes gens que l'amour (vous) [flatte,
vwāli lẹ̆ vīə d'ĕn pūər bẹ̄xăt. Voilà la vie d'une pauvre fille.
ĕvitẹ̄ də djāzẹ̄ ẹ̄ būəb; Evitez de parler aux garçons;
lə mwăyŭ n' vā p' lẹ̆ kūədjə. Le meilleur ne vaut pas la corde.

(Melle **Maria Galeuchat, Courtemaiche.)**

156.

lə djẽ di fõ di vā **(Le) Jean du fond du Val**

(Patois vâdais)



1. s'ā si pọ̄r djẽ di fõ di vā[2]) C'est ce pauvre Jean du fond du Val
k'ā bĩ mălaïrŭ ã l'ọ̄tā. Qui est bien malheureux à la maison.
xətọ̄ k'ẹ̆ vẹ̆ bwār ĩ txāvẹ̄,[3]) Sitôt qu'il va boire une chopine,
sẹ̆ vẹ̄yə făn yi füt-ẹ̆prẹ̆. Sa vieille femme lui court après.

2. vĩ t'ã̃ pẹ̄ə, djẽ, vĩ ã̃ l'ọ̄tā, Viens-t'en seulement, Jean, viens [à la maison,
nọ̆tə sọ̆pẹ̄[4]) ā bĩtọ̄ prā. Notre souper est bientôt prêt.
xətọ̄ kə nọ̆ l'ĕrẽ mẽdjīə, Sitôt que nous l'aurons mangé,
nọ̆ s'ã̃ vlã̃ ălẹ̄[5]) tọ̆ drwă kŭtxīə. Nous (s') nous en voulons aller [tout droit coucher.

3. tχẽ s' fœ̃ pẹ̆r vwă ã̃mẹ̄ lẹ̆ nȭ, Quand ce fut par vers le milieu [de la nuit,
kə si pọ̄r djẽ drəmẹ̆ ā mȭ, Que ce pauvre Jean dormait au mieux,
sẹ̆ vẹ̄yə lə bŭəs pọ̆ l'rẹ̄vwăyīə; Sa vieille le pousse pour le réveiller;
s'ẹ̄tẹ̆ pọ̆ ẹ̆vwă sẹ̆ vẹ̄yə tχöyīə. C'était pour avoir sa vieille [cuiller[ée].

---

[1]) Altération intéressante: *Jeunes gens que l'amour* ***vous*** *flatte* pour: *que l'amour flatte.*

[2]) Le *vā* désigne ici la Vallée de *Delémont.* «Die Einsenkungen der Sorne und Scheulte, welche bei Delémont sich öffnen, bilden für den Nordjurassier *la Vallée κατ' ἐξοχήν.*» (Zimmerli: *Die deutsch-französische Sprachgrenze in der Schweiz. I. Teil: Die Sprachgrenze im Jura,* p. 9.)

[3]) Les anciennes mesures étaient: *l' pọ̆* (le pot fédéral = 1½ litre); *lẹ̆ bọ̆lẹ̆yə* (la bouteille), ou *lə dmẹ̄ pọ̄* (le demi-pot); *lə txāvẹ̄* (la chopine); *lẹ̆ rọ̆kẹ̆yə* (la roquille ou demi-chopine), cette dernière s'employant surtout pour l'eau-de-vie.

[4]) Ce n'est pas le mot habituel; on dit plutôt: *lẹ̆ mărãdə, mărãdẹ̄* (merendare).

[5]) Remarquer la construction: *Nous* ***s'en*** *voulons aller.*

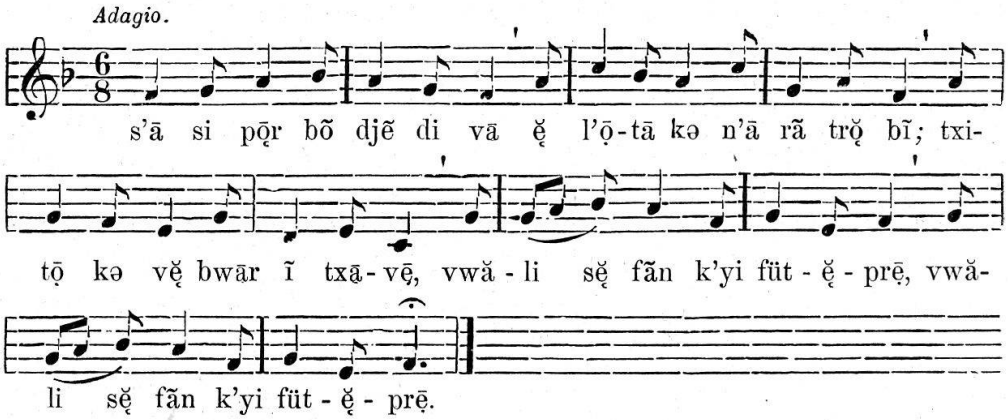
4. i vœ̆ prę̆yīə l' bõ dūə, s'ę̆ fā,	Je veux prier le bon Dieu, s'il faut,
k'ę̆ prę̆ñə tọ̆ lę vęyə făn [di vā.	Qu'il prenne tout[es] les vieilles [femme du Val.
ā! mõ dūə, k' i srọ̄ bĭaïrŭ	Ah! mon Dieu, que je serais [bienheureux
s'ę̆ yi vñę̆ ę̆n fwă ĭ bu!	S'il y venait une fois (un bout) [une fin!

(M. l'abbé Defer, curé de Roggenbourg.)

157.

lə ptę̆ djã di vā — Le petit Jean du Val

(Patois de Courfaivre)



1. s'ā si pọ̄r bõ djẽ di vā	C'est ce pauvre bon Jean du Val
ę̆ l'ọ̄tā kə n'ā rã trọ̆ bĭ;	A la maison qui n'est rien trop bien;
txitọ̄ kə vę̆ bwār ĭ txāvę̄,	Sitôt qu'il va boire une chopine,
vwăli sę̆ fãn k' yi füt-ę̆prę̄. (bis)	Voilà sa femme qui lui court après.
2. — vĭ t'ã, djẽnă, vĭ ã l'ọ̄tā,	— Viens-t'en, Jeannet, viens [à la maison,
nọ̆trə sọ̆pę̄ ā bĭtọ̄ prā;	Notre souper est bientôt prêt;
ę̆ pö tχẽ k' nọ̆ l'ę̆rẽ mẽdjīə,	Et puis quand (que) nous l'aurons [mangé,
nọ̆ vəlã nọ̆z-ălę̄ kŭtxīə. (bis)	Nous voulons aller nous coucher.
3. lə pọ̄r bõ djẽ s'ã vę̆ ę̆ l'ọ̄tā,	Le pauvre bon Jean s'en va [à la maison,
ę̆ n' trọ̆v ni sọ̆pę̄, ni vāră;	Il ne trouve ni souper, ni (petit) [verre;
sę̆ fãn yi fę̆ ĭ kăriõ	Sa femme (y) lui fait un carillon
prŭ pọ̆ rãvwărsę̄ lę̆ mājõ. (bis)	Assez pour renverser la maison.
4. — t'ę̆ ĭ *voleur,* t'ę̆ ĭ *fripon,*	Tu es un voleur, tu es un fripon,
ĭ lŭ, tə vā mwẽ k'ĭ lę̄rõ;	Un loup, tu vaux moins qu'un larron;
tə vę̆ txẽtę̄ ā kăbărę̆	Tu vas chanter au cabaret
ã dę̄pãsẽ mę̄z-ĭtę̆rę̆.	En dépensant mes intérêts.

5. tə m' lẹx tǫt sōl[1]) sẽ [m'amüzẹ̄,
tə m' lẹx sœ̆fri sẽ m' kõtãtẹ̄;
tə mə n'mwăn djmẹ̄ ẹ̄vọ̄ twă,
tə m'ẹ̆ vǫ̆lẹ̄ mẹ̆ bǫ̆n fwa.

Tu me laisses toute seule sans [m'amuser,
Tu me laisses souffrir sans me [contenter;
Tu ne me mènes jamais avec toi,
Tu m'as volé ma bonne foi.

6. lə pǭr bõ djẽ sə kwătx ā yẹ̄,
ẹ̆l ẹ̆ păvŭ d'ĭ kọ̄ d'xwăyẹ̄;[2])
s'ā k'ẹ̆ sẹ̆ bĭ k' sẹ̆ mādlõ
sẹ̆ fẹ̄r ẹ̆ frŭnẹ̄[3]) lǫ̆ bẹ̄tõ.

Le pauvre bon Jean se cache au lit,
Il a peur d'un coup de fléau;
C'est qu'il sait bien que sa Madelon
Sait faire (à) siffler le bâton.

7. ã gămĭ ẹ̆ prǫ̆spẹ̆rã bĭ;
ẹ̆ dyã tŏ k' s'ă dā l' vẹ̄jĭ.

lǫ̆ pǭr bõ djẽ rẹ̆mẹ̄s tǫ̆
ẹ̆ tīrə lẹ̆ fǫ̆rnẹ̄ di fǫ̆r.

En gamins ils prospèrent bien;
Ils disent tous que c'est (depuis le) [du voisin.
Le pauvre bon Jean ramasse tout
Et tire la fournée du four.

8. pü kə lẹ̆ fŭdr ẹ̆ krẽ sẹ̆ fãn;

s'ā lẹ̄ə k'ẹ̆ lẹ̄ tχülăt də l'ăn.

ẹ̆ n'ẹ̆ rã ẹ̆ dīr ā fẹ̆mrõ,[4])
prãt pidīə d'si mălœ̆rõ.

Plus que la foudre il craint sa [femme;
C'est elle qui a les culottes de [l'homme.
Il n'a rien à dire au «fumoir»,
Prenez pitié de ce malheureux.

(Joseph Girardin, secrétaire communal, Courfaivre.)

158.

l'ăn ẹ̄ dūə făn — L'homme aux deux femmes

(Patois de Mettemberg)

1. s'ẹ̄tẹ̆ ĭ ăn k'ẹ̆vẹ̆ dūə[5]) făn,
ẹ̆l ã ẹ̆vẹ̆ ẹ̆n də trǫ̆;
ẹ̆l ẹ̆ mwănẹ̄ vãdr ẹ̆n
lə yũdẹ̆ ā pwẽ di djǫ̆.

C'était un homme qui avait deux [femmes,
Il en avait une de trop;
Il [en] a mené vendre une
Le lundi au point du jour.

---

[1]) Nous avons ici le mot français; le patois aurait dit: *tŏt pẹ̆r mwă. i sœ̆ tǫ̆ pẹ̆r mwă* = je suis tout (par moi) seul; *vọ̄z-ẹ̆t tǫ̆ pẹ̆r vọ̆* = vous êtes tout seul; *i ā tŏt pẹ̆r lẹ̄ə* = elle est toute (par elle) seule.

[2]) *xwăyẹ̄* (flagellu) est du patois delémontain; l'Ajoie dit *χẽ*.

[3]) Le verbe *frŭnẹ̄* se dit d'un bâton qu'on fait siffler en le tournant vivement autour de la tête.

[4]) Le *fẹ̆mrõ* est l'endroit où l'on suspend la viande pour la fumer, *le fumoir*. Ici la partie désigne le tout, et signifie: *le ménage, la maison.* — On entend souvent dire: *y'ẹ̆ ẹ̆n kāl k'ã dirẹ̆ k'ā ẹ̆yü pãdü ā fẹ̆mrõ* = j'ai un bonnet qu'on dirait qui a été pendu au fumoir.

[5]) Le latin duos = *dŭ (dŭz)*: *dŭ frã, dŭz-ăfẽ*; duas = *dūə (dūəz)*: *dūə făn, dūəz-ẹ̆mīə.*

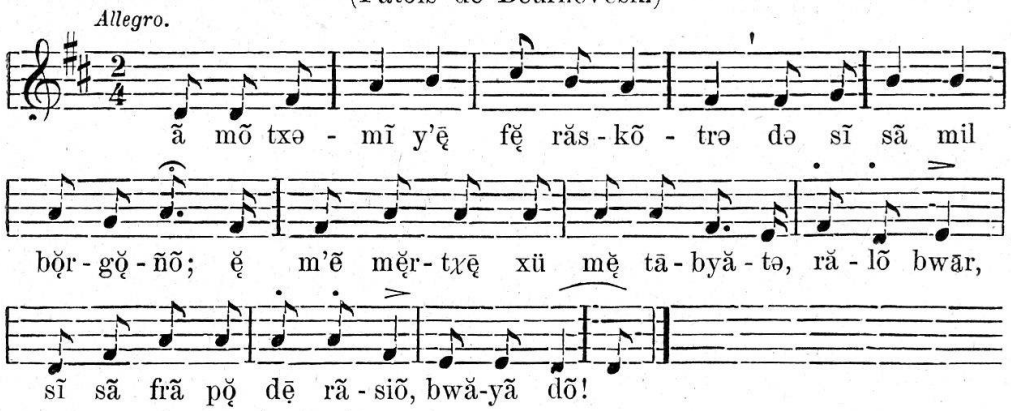
2. lə prəmīə k'ę̆ rãkõtrę̆	Le premier qu'il rencontra
fü lə tχürīə dəvẽ txīə yọ̄.	Fut le curé devant chez eux.
— lę̆vŭ t'ã vę̆-tə ę̆vọ̄ tę̆ fãn,	— Où t'en vas-tu avec ta femme,
mõ pọ̄r ăn mălăïrŭ?	Mon pauvre homme malheureux?
3. — i m'ã vę̆ lę̆ mwănę̆ vãdr.	— Je m'en vais la mener vendre.
mõ bę̆ xir, l'ę̆txę̆trĩ-vŏ bĩ?	Mon beau Monsieur, l'achèteriez-[vous bien?
i vọ̆ dirọ̄ lə mā k'i ę̆.	Je vous dirais le mal qu'elle a.
. . . . .	
4. tχẽ vọ̄z-ādrĩ txīə l'ọ̄tə [1])	Quand vous iriez chez (l'hôte) le [cabaretier,
i yi srę̆ dəvẽ vọ̆.	Elle y serait avant vous.
tχẽ vŏ dirĩ: «bwăyã ĩ vār»,	Quand vous diriez: Buvons un verre,
lę̆ə [2]) dirę̆: «bwăyã ĩ pọ̆!»	Elle dirait: Buvons un pot!
5. tχẽ vọ̆ dirĩ: «vẽ-nọ̆z-ã»,	Quand vous diriez: Allons-nous-en,
lę̆ə dirę̆: «ę̆ n'ā p' ẽkọ̆ tã!»	Elle dirait: Il n'est pas encore [temps!
— — — — — — — — — —	
— — — — — — — — — —	

(M. Laville, ancien instituteur, Soyhières.)

159.

lę̆ bọ̆rgọ̆ñõ — Les Bourguignons

(Patois de Beurnevésin)



1. m'i [3]) prŏmənã xü lə põ	(M'y) me promenant sur le pont
sur le pont jusqu'à Lyon,	Sur le pont jusqu'à Lyon,
ã mõ txəmĩ y'ę̆ fę̆ răskõtrə,	En mon chemin j'ai fait rencontre,
rălõ bwār,	(R)allons boire,
də sĩ [4]) sã mil bọ̆rgọ̆ñõ,	De cinq cent mille Bourguignons,
bwăyã dõ!	Buvons donc!

---

[1]) *l'ọ̄tə* correspond à l'allemand: Wirt = hôtelier, cabaretier.

[2]) C'est la forme du pronom personnel absolu; *lü* = lui, *lę̆ə* = elle; en proclise, *il* = *ę̆*, *elle* = *ĭ* (Vd.) et *ĕ* (Aj.).

[3]) Sur *m'i* = me, voir *Arch.* V, p. 107, n° 97 str. 4, note 1.

[4]) Le patois de Delémont dit toujours *sĩtχə*, et jamais *sĩ* comme l'ajoulot; ex.: *sĩtχə frã, sĩtχə sã frã.*

2. ã mõ txəmĩ y'ẹ̄ fẹ̆ răskõtrə	En mon chemin j'ai fait rencontre
də sĩ sã mil bo̯rgo̯ñõ;	De cinq cent mille Bourguignons;
ẹ̆ m'ẽ mẹ̆rtχẹ̄ xü mẹ̆ tābyătə,	Ils m'ont marqué sur ma tablette,
rălõ bwār,	(R)allons boire,
sĩ sã frã po̯ dẹ̄ rãsiõ, [1])	Cinq cents francs pour (des *rancions*)
bwăyã dõ!	Buvons donc! [ma rançon,
3. ẹ̆ m'ẽ mẹ̆rtχẹ̄ xü mẹ̆ tābyătə	
sĩ sã frã po̯ dẹ̄ rãsiõ.	
ko̯mã tə lẹ̄ pẹ̆yərọ̄-yə?	Comment te les payerais-je?
rălõ bwār,	
i sœ̆ xi pūrə kõpẹ̆ñõ,	Je suis si pauvre compagnon.
bwăyã dõ!	
4. ko̯mã tə lẹ̄ pẹ̆yərọ̄-yə?	
i sœ̆ xi pūrə kõpẹ̆ñõ.	
— tõ pēr ẹ̆ dẹ̄ büə ẹ̆ dẹ̄ vẹ̆tx,	— Ton père a des bœufs et des
rălõ bwār,	[vaches,
dẹ̄ bərbiz-ẹ̆ dẹ̄ mo̯tõ,	Des brebis et des moutons.
bwăyã dõ!	
5. tõ pẹ̄r ẹ̆ dẹ̄ büə ẹ̆ dẹ̄ vẹ̆tx,	
dẹ̄ bərbiz-ẹ̆ dẹ̄ mo̯tõ.	
t'ẹ̆ ẹ̆n sœ̆r ã lẹ̆ lūərẹ̄n,	Tu as une sœur en la Lorraine,
rălõ bwār,	
kə s'ăpœ̆lə djānitõ,	Qui s'appelle Jeanneton.
bwăyã dõ!	
6. t'ẹ̆ ẹ̆n sœ̆r ã lẹ̆ lūərẹ̄n,	
kə s'ăpœ̆lə djānitõ.	
lẹ̆ bẹ̆yərọ̄-tə ã mẹ̆riẹ̄djə,	La donnerais-tu en mariage,
rălõ bwār,	
no̯ tə tχitrẽ tẹ̆ rãsiõ,	Nous te quitterons ta rançon.
bwăyã dõ!	
7. lẹ̆ bẹ̆yərọ̄-tə ã mẹ̆riẹ̄djə,	
no̯ tə tχitrẽ tẹ̆ rãsiõ.	
— i ẹ̄mrọ̄ mœ̆ mẹ̆ sœ̆r mūətx,	— J'aimerais mieux ma sœur morte,
rălõ bwār,	
mwă pẹ̆ri dẽ sẹ̄ prijõ,	Moi péri dans ces prisons.
bwăyã dõ!	
8. i ẹ̄mrọ̄ mœ̆ mẹ̆ sœ̆r mūətx,	
mwă pẹ̆ri dẽ sẹ̄ prijõ	
kə d'lẹ̆ bẹ̆yīə ã mẹ̆riẹ̄djə,	Que de la donner en mariage
rălõ bwār,	
ã sẹ̄ lẹ̆rõ d' bo̯rgo̯ñõ,	A ces larrons de Bourguignons.
bwăyã dõ!	

[1]) La tradition populaire a corrompu ce mot qu'elle ne comprenait pas, et l'a rapproché de *răsiõ* = *ration*. Les deux versions suivantes ont le mot de *pãsiõ* = *pension*.

9. kə d'lę̆ bę̆yīə ã mę̆riędjə
ã sę̄ lę̆rõ d' bŏ̞rgŏ̞ñõ.
mę̆ sœ̆r ę̆ dę̄ *cheveux*[1]) ã lę̆ tę̄t — Ma sœur a des cheveux à la tête
rălõ bwār,
kə rvəñã djüsk' ę̄ tălõ — Qui reviennent jusqu'aux talons.
bwăyã dõ!

10. mę̆ sœ̆r ę̆ dę̄ *cheveux* ã lę̆ tę̄t,
kə rvəñã djüsk' ę̄ tălõ.
nŏ̞ yi frẽ fę̄rə dę̄ kūədjə, — Nous (y) lui ferons faire des cordes
rălõ bwār,
pŏ̞ pãdr lę̄ bŏ̞rgŏ̞ñõ, — Pour pendre les Bourguignons.
bwăyã dõ!

11. nŏ̞ yi frẽ fę̄rə dę̄ kūədjə
pŏ̞ pãdr lę̄ bŏ̞rgŏ̞ñõ.
lę̄ bŏ̞rgŏ̞ñõ s'ā tŏ̞ dę̄ lę̄rə,[2]) — Les Bourguignons, c'est tous des
rălõ bwār, [larrons,
dę̄ lę̄rõz[2])-ę̆ dę̄ *fripons,* — Des larrons et des fripons!
bwăyã dõ!

(Nicolas Lanzard, né en 1834, Beurnevésin.)

160.

lę̄ bŭrgiñõ — Les Bourguignons

(Patois de Seloncourt, France)

1. lę̄ bŭrgiñõ s'ā tŏ̞ dę̄ lę̄r — Les Bourguignons, c'est tous des
ā rālã bwār, — Ah! (r)allons boire, [voleurs
dę̄ brõlę̄rə[3]) də mājõ — Des brûleurs de maisons,
bwăyã dõ! — Buvons donc!

2. ę̆ m'ẽ pri, ę̆ m'ẽ mwănę̄ — Ils m'ont pris, ils m'ont mené
ā rālã bwār,
dẽ lə fõ də yō̞ prijõ, — Dans le fond de leurs prisons.
bwăyã dõ!

3. sãt-ę̄tχü i sõ kõtę̄ — Cent écus y sont comptés
ā rālã bwār,
sõ kõtę̄ pŭ mę̆ pãsiõ — Sont comptés pour ma pension.
bwăyã dõ!

---

[1]) Le mot patois est *pwă*, litt. *poil.* On aurait dû dire: *mę̆ sœ̆r ę̆ dę̄ pwă ã lę̆ tę̄t* (cf. n° 160 str. 6).

[2]) Comme l'ancien français, nos patois du Jura ont les deux formes latro = *lę̄r*, et latróne = *lę̆rõ* (cf. n° 126 str. 12).

[3]) Cette désinence *-ę̄rə* n'est pas de notre patois jurassien, mais du patois franc-comtois. Elle remonte au nominatif latin en -átor. L'accusatif *perustulatóre aurait donné *brõlŭ* dans tout le Jura. Cependant le n° 161 str. 1 donne *dę̄ brõlœ̆r*; mais c'est le mot français.

4. mwă k'i ẹtọ̄ xi pūər gẹ̆xõ,[1]) Moi qui étais si pauvre garçon,
ā rālã̄ bwār!
— — — — — — —
bwăyã̄ dõ!

5. t'ẹ̆ tȭ pẹ̄r k'ẹ̆ dẹ̄ büə, dẹ̄ vẹ̆tx, Tu as ton père qui a des bœufs,
ā rālã̄ bwār, [des vaches,
dẹ̄ brəbi ẹ̆ dẹ̄ mọ̆tõ Des brebis et des moutons.
bwăyã̄ dõ!

6. t'ẹ̆ tẹ̆ sœ̆r k'ā dẽ̄ lẹ̆ lūərẹ̄n Tu as ta sœur qui est dans la
ā rālã̄ bwār, [Lorraine,
k'ā di pwă dəxü lẹ̆ tẹ̄t Qui a (du poil) des cheveux
[dessus la tête
k'i rẹ̆pȭ xü sẹ̄ tălõ Qui (rappond) descendent sur ses
bwăyã̄ dõ! [talons.

7. nọ̆z-ã̄ fərẽ̄ dẹ̄ kūədjə Nous en ferons des cordes
ā rālã̄ bwār,
pŭ tü pãdr sẹ̄ bŭrgiñõ Pour tous pendre ces Bourguignons.
bwăyã̄ dõ!

8. y'ẹ̄mrọ̄ mœ̆ sẹ̄vwă mẹ̆ sœ̆r J'aimerais mieux savoir ma sœur
[mọ̄ətx [morte,
ẹ̆ pȭ mwă prədjü ā fȭ dẹ̄ prijõ Et puis moi perdu au fond des
ā rālã̄ bwār, [prisons,
kə d' lẹ̆ mwănẹ̄ ã̄ mẹ̆riẹ̄djə Que de la mener en mariage
ã̄ sẹ̄ lẹ̄r də bŭrgiñõ, A ces voleurs de Bourguignons.
bwăyã̄ dõ!

(Edmond Rayot, né en 1850, de Seloncourt, à Fahy.)

161.

lẹ̄ bŭrgwăñõ — Les Bourguignons

(Patois de Vicques)

1. lẹ̄ bŭrgwăñõ s'ā tŏ dẹ̄ lẹ̄r, Les Bourguignons c'est tout des
dẹ̄ vọ̆lœ̆r ẹ̆ dẹ̄ lārõ,[2]) Des voleurs et des larrons, [larrons,
rălõ bwār! (R)allons boire!
ẹ̆ dẹ̄ brōlœ̆r də majõ, Et des brûleurs de maisons,
bwăyã̄ dõ! Buvons donc!

2. — ẹ̆kŭtẹ̄ . . . . . — Ecoutez . . . . . .
mẹ̄rkẹ̄ txü mẹ̆ tabyăt Marquez sur ma tablette
rălõ bwār!
sãt-ẹ̄tẓü pŭ mẹ̆ pãsiõ, Cent écus pour ma pension.
bwăyã̄ dõ!

---

[1]) Mot du patois de Seloncourt; le Jura dit: *ĩ būəb* ou *ĩ vālă*.

[2]) C'est le mot français; voyez aussi str. 4: *dẹ̄ vọ̆lœ̆r*; le patois dit toujours *lẹ̆r* ou *lẹ̆rõ*.

3. t'ę ęn sœr ã lę lǫrẽn,
kə s'ăpęl djānitõ;
s' tə m' lę bęyə ã mĕriędjə,
rălõ bwār!
i tə tχitrę tę pãsiõ,
bwăyã dõ!

Tu as une sœur en la Lorraine,
Qui s'appelle Jeanneton;
Si tu me la donnes en mariage,
Je te quitterai ta pension.

4. — i'ęmərǫ mö mę sœr mǭərtə,
mwă pęri dẽ vǫ prę̄jõ,
kə d'lę bęyīə ã mę̄riędjə,
rălõ bwār!
ã sę vǫlœr də bŭrgwăñõ,
bwăyã dõ!

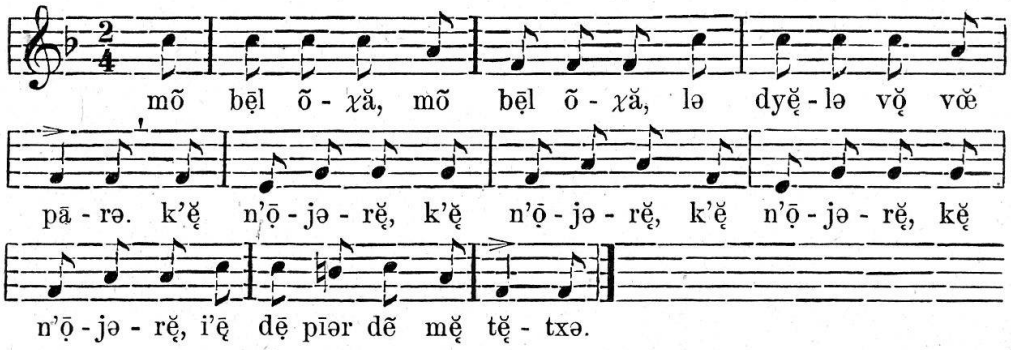
— J'aimerais mieux ma sœur morte,
Moi péri dans vos prisons
Que de la donner en mariage
A ces voleurs de Bourguignons.

(Mme X., à Vicques.)

162.

mõ bę̄l õχă — Mon bel oncle

(Patois de Cœuve)



1. — mõ bę̄l õχă, (bis)
lə dyęlə vǫ vœ pārə.
— k'ę n'ǭjərę, k'ę n'ǭjərę, (bis)
i'ę̄ dę pīər dẽ mę tętxə. [1])

— Mon bel oncle,
Le diable vous veut prendre.
— (Qu')il n'oserait, (qu')il n'oserait,
J'ai des pierres dans ma poche.

2. — pəti dryę (bis)
vĩ m'övri lę dǭlę̄jə.
— k'ę n'ǭjərę, k'ę n'ǭjərę, (bis)
i'ę̄ dę pīər dẽ mę tętxə.

— Petit drillet,
Viens m'ouvrir la barrière.
— (Qu')il n'oserait, etc.

(Melle Thérèse Ribeaud, ancienne institutrice, Cœuve.)

163.

mę făn m'ĭ vĩ rtχörĭ — Ma femme me vient chercher

(Patois de Courtedoux)

1. mę făn m'ĭ vĩ rtχörĭ [2])

Ma femme (m'y) me vient (re)chercher

[1]) Nous avons ici le mot allemand Tasche. On dit d'habitude: *lę bęgăt.*

[2]) Le latin quærere a donné les deux formes: *txūr* et *txəri*; le pre-

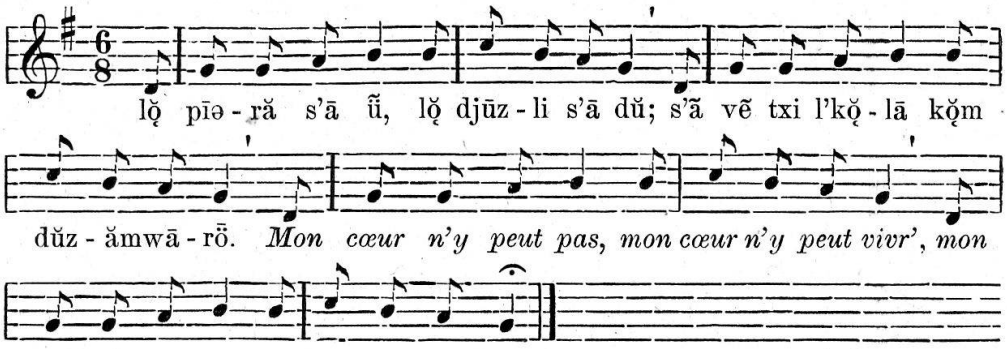
ã mə fzẽ lẹ̆ grĭmẹ̆s,	En me faisant la grimace,
ã mə dyẽ: fọ̆tü *lourdaud,*	En me disant: F...ichu lourdand,
vĭ dẽ tõ mẹnẹ̆djə!	Viens dans ton ménage!
2. i yi rẹpõ . . . .:	Je lui réponds . . . . .:
mẹ̆ făn, vẹ̆ t'ã vitmã	Ma femme, va-t'en vite(ment)
pŭ fẹ̄r tẹ̆ bẹ̄zẹ̆ñə	Pour faire ta besogne
ẹ̆ pö vwărdẹ̄ tẹ̄z afẽ.	Et puis garder tes enfants.
3. ọ̄ k'lẹ̄ făn də mitnẽ	Oh! que les femmes de maintenant
ẽ di txẹ̆grĭ dẹ̄vọ̄ yūə ăn; [1])	Ont du chagrin avec leurs hommes;
ẹ̆ n' sõ p' xitọ̄ ã l'ọ̄tā	Ils ne sont pas sitôt à la maison
k'ẹ̆ fā mwănẹ̄ ripẹ̆yə. [2])	Qu'il faut (mener ripaille) gronder.

(Madeleine Tonnerre, née en 1829, Courtedoux.)

164.

lọ̆ pīəră s'ā ũ . . . (Le) Pierre c'est un . . .

(Patois de Pleujouse)



1. Lọ̆ pīəră s'ā ũ,	(Le) Pierre c'est un,
lọ̆ djūzlĭ [3]) s'ā dŭ;	(Le) Joseph c'est deux;
s'ã vẽ txĭ l'kọ̆lā	[Ils] s'en vont chez (le) Colas
kọ̆m dŭz-ămwārõ.	Comme deux amoureux.
Mon cœur n'y peut pas,	
Mon cœur n'y peut vivre,	
Mon cœur n'y saurait	
Vivre sans regrets.	

---

mier correspond à l'allemand suchen, chercher ce qu'on a égaré, perdu. Ex.: *i n'ẹ̆ p' mõ mọ̆txŭ d'bẹ̆găt, ẹ̆ mə l'fā ălẹ̄ txũr* = je n'ai pas mon mouchoir de poche, il me faut aller le chercher. — Le second est l'allemand holen. Ex.: *ẹ̆ fā ălẹ̄ txəri l' mẹ̄dsĩ* = il faut aller chercher le médecin.

[1]) Forme toute particulière, avec hiatus. D'habitude on dit: *yọ̄z ăn* (cf. n⁰ 154 str. 3: *yọ̄ paltọ̄*).

[2]) *mwănẹ̄ ripẹ̆yə* n'a pas le sens de: faire bonne chère, mener joyeuse vie, mais *tapager, gronder*; cf. l'expression populaire: *quelle vie il a menée quand il a appris cela.*

[3]) Le diminutif habituel de *dọ̄jzẹ̆* est *djọ̄zlẹ̆* ou encore *djọ̄zẹ̆yă.*

2. s'ã vẽ txĭ l'kǫ̆lā
kǫ̆m dŭz-ămwārō.
trǫ̆vã stə bẹ̆rbătə[2])
Frisant ses cheveux.
Mon cœur, etc.

Trouvent (cette) Barbe
Frisant ses cheveux.

3. trǫ̆vã stə bẹ̆rbătə
Frisant ses cheveux;
lǫ̆ pīəră i dyẹ̆:
frizã lẹ̄ nǫ̆ dŭ!
Mon cœur, etc.

(Le) Pierre (y) lui dit:
Frisons-les nous deux!

4. lǫ̆ pīəră i dyẹ̆:
frizã-lẹ̄ nǫ̆ dŭ!
lẹ̆ făn ā kǫ̆lā yǭ dyẹ̆:
ẹ̆kmǫ̆dẹ̄-vǫ̆, *Messieurs!*
Mon cœur, etc.

La femme au Colas leur dit:
Accommodez-vous, Messieurs!

5. lẹ̆ făn ā kǫ̆lā yǭ dyẹ̆:
ẹ̆kmǫ̆dẹ̄-vǫ̆, *Messieurs!*
s' nǫ̆t' bẹ̆rbătə ā bẹ̆l,
Ce n'est pas pour vous deux!
Mon cœur, etc.

Si notre Barbe est belle,
Ce n'est pas pour vous deux!

6. s' nǫ̆t' bẹ̆rbătə ā bẹ̆l,
Ce n'est pas pour vous deux!
s'ā pǫ̆ lǫ̆ djẹ̄tχə di rǫ̆txẹ̆[3])
s'ā sõ ămwārō.
Mon cœur, etc.

C'est pour (le) Jacques du Rochet,
C'est son amoureux.

(M. Fr. Jobin, maire, à Pleujouse.)

165.

mămă, y'ẹ̄ ĭ ẹ̆mã — Maman, j'ai un amant

(Patois d'Undervelier)

1. mămă, y'ẹ̄ ĭ ẹ̆mã
xə pyẹ̄jẽ!
ẹ̆ m'i vĭ vwă bĭ svã.
ẹ̆l ẹ̆ ẹ̆n bǫ̆s pẹ̆ drīə,
pẹ̆ dvẽ.
vwāli sẹ̄z ăgrẹ̄mã.

Maman, j'ai un amant
Si plaisant!
Il (m'y) me vient voir bien souvent.
Il a une bosse par derrière,
Par devant.
Voilà ses agréments.

2. ẹ̆l ẹ̆ lə nẹ̄ pwẽtü
si bǫ̆sü;
lẹ̄ txẽb sõ tǫ̆rjü,
ẹ̆n gǭərdjə sẽ pārẹ̆yə,

Il a le nez pointu
Ce bossu;
Les jambes sont (tordues) torses,
Une bouche sans pareille,

---

[2]) C'est aussi le diminutif: *bẹ̆rb* + itta = *bẹ̆rbătə.*

[3]) Le *Rochet* est une ferme des environs de Pleujouse.

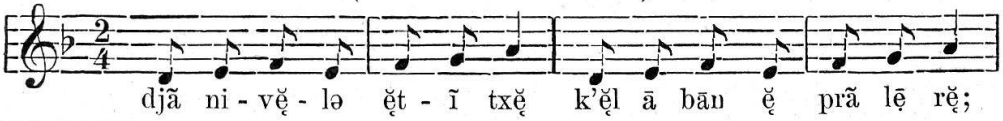
kǫ̆m ã n'ã õ djəmẹ̄ vü	Comme on n'en a jamais vu
ni kǫ̆ñü,	Ni connu,
fãdü djüs k'ẹz-ǫ̆rẹ̆yə,	Fendu[e] jusqu'aux oreilles,
ẹ̆ lẹ̄ pwă tõjü.	Et les cheveux tondus.
3. ẹ̆ vĩ dẽ mẹ̆ mājõ,	Il vient dans ma maison,
si miñõ,	Ce mignon,
xẹ̆rmẹ̄ tǫ̆t sẹ̄ fẹ̆sõ.	Charmer toutes ses façons. (?)
ẹ̆ m'i tīr ẹ̆n lãg	Il me tire une langue
xə grãdə,	Si grande,
d'ĩ dmẹ̄ pīə də lõ.	D'un demi-pied de long.
4. *Hélas!* i n' sẹ̆ k' pẽsẹ̄	Hélas! je ne sais que penser
d' si bǫ̆sü;	De ce bossu;
s'ā l' būəb d'ĩ grǭ mẹ̆rtxẽ.	C'est le fils d'un gros marchand.
ẹ̆ s'ẹ̆ vĩ ẹ̆ ẹ̆vwă dẹ̄z ăfẽ,	Et s'il vient à avoir des enfants,
st' ẹ̆mã,	Cet amant,
ẹ̆ rsẽbyərẽ[1]) *leur père*	Ils ressembleront [à] leur père,
dẽ tǫ̆ sẹ̄z-ăgrẹ̄mã.	Dans tous ses agréments.
5. ã lẹ̄ vẹ̆ mẹ̆riẹ̄	On les va marier
tǫ̆ lẹ̄ dŭ,	Tous les deux,
l'tχürīə ã riẽ d'vwă vni si bǫ̆sü	Le curé en riant de voir venir ce [bossu
s' prẹ̆zẽtẹ̄ mẹ̆riẹ̄.	Se présenter [à] marier.
ã yi sǫ̆n lẹ̄ syötxə	On lui sonne les cloches
pǫ̆ lə *peuple* ẹ̆sãbyẹ̄.	Pour le peuple assembler.

(Mme Simon, née en 1833, Undervelier.)

166.

Djã Nivẹ̆lə[2]) Jean [de] Nivelle

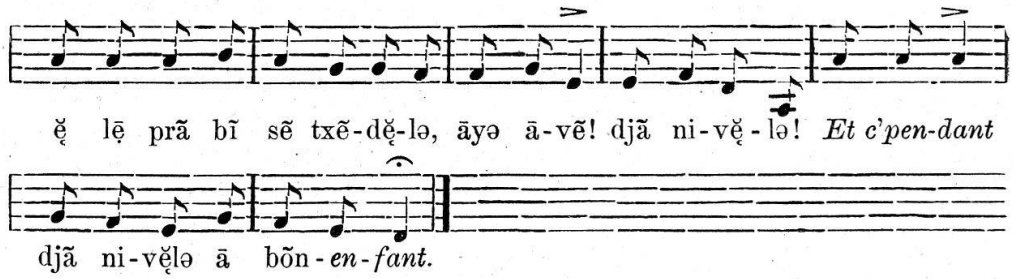
(Patois de Courtedoux)



[1]) Le verbe *ressembler* a les deux formes: *rsẽbyẹ̄* et *rsãnẹ̄* (cf. n^0^ 167 str. 6). Ex.: *ẹ̆ rsãnə tǫ̆ pitχə ã sõ pẹ̄r* = il ressemble tout «*pic*» à son père, c'est le portrait de son père. (Cf. le vaudois: C'est son père tout «*pilliet*».) — Le *Frondeur*, journal satirique paraissant autrefois à Delémont, a publié il y a une quinzaine d'années la boutade suivante:

Lẹ̆ făn d'ĩ bõ pẹ̆izẽ	La femme d'un bon paysan
ẹ̆vẹ̆ fẹ̆ ĩ bẹ̄ grǭ-l-ăfẽ.	Avait fait un beau gros enfant.
— ẹ̆ rsãnə tǫ̆ pitχə ā pẹ̄r,	— Il ressemble tout *pic* au père,
i dyẹ̆ sõ frẹ̄r lə bwẹ̆tŭ.	Lui dit son frère le boiteux.
— ā dyẹ̄l! y'ẹ̆vǭ prŭ păvŭ	— Ah! diable! j'avais assez peur
k'ẹ̆ n' rsãnœx ā vitχẹ̄r.	Qu'il ne ressemblât au vicaire.

[2]) Très intéressante variante de la chanson de *Cadet Roussel*. La chanson avait bien d'autres couplets, m'a dit ma vieille Agathe Sangsue; malheureusement elle ne se rappelle que ces trois.



1. djã nivę̆lə ę̆t-ĩ txę̆
k'ę̆l ā bān ę̆ prã lę̆ rę̆;
ę̆ lę̆ prã bĩ sẽ txẽdę̆lə,
āyə āvẽ! djã nivę̆lə!
Et c'pendant
djã nivę̆lə ā bõn-*enfant.*

Jean Nivelle a un chat
(Qu'il) qui est borgne et prend les [rats;
Il les prend bien sans chandelle,
Allons! en avant! Jean Nivelle!
Et cependant
Jean Nivelle est bon enfant.

2. djã nivę̆lə ę̆ dŭ bũə
kə n' sẽ mwănę̆ sę̆ txę̆rũə;
ę̆ lę̆ xăk[1]) ę̆vō ę̆n ę̆tę̆l,
āyə āvẽ! etc.

Jean Nivelle a deux bœufs,
Qui ne savent mener sa charrue;
Il les frappe avec une «ételle».

3. djã nivę̆lə ę̆ trā txę̆rũə;
l'ātr ā kāsę̆, l'ātr ā rõtü;
l'ātr n'ę̆ pə də vę̆rvę̆yə,
āyə āvẽ! etc.

Jean Nivelle a trois charrues,
L'autre est cassée, l'autre est rompue;
L'autre n'a pas de couteau.

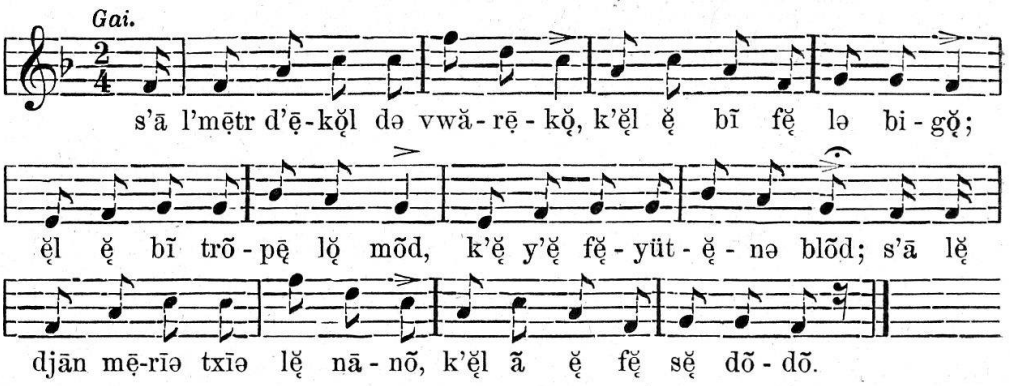
(Agathe Sangsue, née en 1833, Courtedoux; chanson de sa mère.)

167.

lǫ̆ mę̆tr d'ę̆kǫ̆l də vwărę̆kǫ̆[2])

Le maître d'école de Varécourt

(Patois de Cœuve)



1. s'ā l' mę̆tr d'ę̆kǫ̆l də vwărę̆kǫ̆
k'ę̆l ę̆ bĩ fę̆ lə bigǫ̆;
ę̆l ę̆ bĩ trõpę̆ lǫ̆ mõd,

C'est le maître d'école de Varécourt(?)
(Qu'il) Qui a bien fait son bigot;
Il a bien trompé le monde,

[1]) Proprement: *claquer*. *xăkę̆ lę̆ pōərt* = *claquer* la porte.

[2]) M. Xav. Kohler (*Pan.* p. 10) donne 2 strophes de ce chant; son maître d'école vient de *vire-le-cô (Tourne-le-cou).*

k'ĕ y' ĕ fĕyüt-ĕnə blõd;	Qu'il lui a fallu une blonde;
s'ã lĕ djān mĕrīə txīə lĕ nānõ	C'est la Jeanne-Marie chez la Nanon
k'ĕl ã ĕ fĕ sĕ dõdõ.[1])	(Qu'il en a) Dont il a fait sa *dondon*.
2. ĕl ĕ ãtĕrĕ sõ vĕyə grĭjĕ,[2])	Elle a enterré son vieux Griset,
k'ĕl n'ã ĕtĕ pə txĕgrĭnĕ.	Qu'elle n'en était pas chagrinée.
lõ vĕyə mĕtr y'ĕ prĕjīmĕ.	Le vieux maître y a fait attention.
põ l'ŏkāzyõ d'i pĕlĕ,	Pour l'occasion (d'y) de lui parler,
sĕ txīəvr āt-ălĕ mărtxẽdĕ;	Sa chèvre [il] est allé marchander;
mẽ s' n'ĕtĕ pə sõ k'ĕ tχõrĕ.	Mais ce n'était pas ce qu'il cherchait.
3. ã pĕlẽ dĕz-*amourettes*	En parlant des amourettes
ĕ sə sõ fĕ bĭ dĕ *caresses*.	Ils se sont fait bien des caresses.
ĕ sə sõ trõvĕ di mĕm *penchant*,	Ils se sont trouvés du même penchant,
lĕ vwăli dõ bĭ kõtã.	Les voilà donc bien contents.
ĕ n' sərĭ ĕbrĕdjĕ lĕ lwă;	Ils ne sauraient abréger les lois;
ĕ fā ătãdr lĕ dīəx mwă.	Il faut attendre les dix mois.
4. põ n' pü tẽ trõvĕ l' tã grã,	Pour ne plus trouver le temps grand,
ĕ s'i sõ pri ātrəmã.	Ils s'y sont pris autrement.
vwărĕkõ ĕ ăbẽdənĕ,	Varécourt [il] a abandonné,
ĕ rkrõvẽ s'ã ā rālĕ.	A Recrovent (?) [il] s'en est (r)allé.
ĕ s' mõk bĭ d' kãdirātõ,[3])	Il se moque bien (de) des qu'en [dira-t-on,
põ k'ĕ fœx ĕvõ sĕ nānõ.	Pour[vu] qu'il soit avec sa Nanon.
5. ĕl ăprəñĕ bĭ lĕz-ăfẽ;	Il apprenait bien les enfants;
x'ĕl ĕvĕ pĕə kõtinüĕ!	S'il avait seulement continué!
ĕ lĕ mwănĕ ā mõtīə	Il les menait à l'église
ĕ lĕ fzĕ bĭ ĕ prĕyīə.	Et les faisait bien (à) prier.
ã s'ã ălẽ pwă lĕ vīə	En s'en allant par les chemins
ĕl ălĭ ĕ ptĕ pā	Ils allaient à petits pas
ã dyĕjẽ[4]) lə txĕplă.	En disant le chapelet.
6. ã s'ã ălẽ pwă lĕ vīə	En s'en allant par les chemins
dĕvõ sĕ vĕyə nwār ãglĕz	Avec sa vieille (anglaise) redingote
ĕ sõ ĕr də *politesse*,	Et son air de politesse, [noire
ĕ rsãnĕ ãn-ĭ vĕyə tχürīə.	Il ressemblait à un vieux curé.

---

[1]) Cf. n° 124 str. 9. M. X. Kohler a ici: *qu'ai l'en é fait sai dindon* = *sa dindon, sa dinde.*

[2]) Je ne sais d'où vient ce mot; l'adjectif *gris* + diminutif *-ittu* donnerait *grijă* et non *grijĕ*; le mot *grison* existe aussi: *grijõ*. Est-ce peut-être la forme du participe passé: *son vieux Grisé?*

[3]) Littéralement: *il se moque de qu'en dira-t-on*, comme s'il s'agissait d'une personne de ce nom-là.

[4]) La forme ordinaire du participe présent est *dyẽ*. X. Kohler a aussi *en diain le tchaipelat.*

sẹ̆ pŭdr ẹ̆ sē fā *jabots,*	Sa poudre et ses faux jabots,
mẹ̆ fwă, n'i kŏ̃vñã pə trọ̆!	Ma foi, ne lui conviennent pas trop!
7. ẹ̆ dẹ̆fẽdẹ̆ ē bẹ̄xăt	Il défendait aux jeunes filles
də n' pə[1]) s' lẹ̄xīə tẽ kăjọ̄lẹ̄;	De ne pas se laisser tant cajoler;
tẽ d' fwă k'ẹ̆ yọ̄z-ẹ̆ dĭ	Tant de fois qu'il leur a dit
də sə n' pə lẹ̄xīə ẹ̆prötxīə!	De ne pas se laisser approcher!
mẽ lü ẹ̆prötx sẹ̆ nānŏ̃	Mais lui approche sa Nanon
kọ̆m lẹ̄ fẹ̆viọ̄l lẹ̄ bẹ̄tŏ̃.	Comme les haricots les bâtons.

(Marie Chavanne-Peçon, née en 1823, Cœuve.)

168.

Voici une autre version assez altérée, qui est pourtant intéressante, et qui se chantait sur le même air.

(Patois de Bonfol)

1. s'ā lọ̆ mẹ̄tr də Vārẹ̄kọ̆	C'est le maître de Varécourt
kə fzẹ̆ bĭ lọ̆ bigọ̆.	Qui faisait bien le bigot.
ẹ̆l ĭxtrüẹ̆ bĭ lẹ̄z-ăfẽ	Il instruisait bien les enfants
s'ẹ̆ n'ẹ̄tẹ̆ p' ẹ̆vü si mẹ̄txẽ.	S'il n'avait pas été si méchant.
2. ẹ̆ lẹ̄ mwănẹ̆ ā mọ̄tīə	Il les menait à l'église
ẹ̆ lẹ̄ fẹ̆zẹ̆ ẹ̆ prāyīə.	Et les faisait (à) prier.
ẹ̆ lẹ̄ mwănẹ̆ ẹ̆ *petits pas*	Il les menait à petits pas
En disant lọ̆ txẹ̆plă.	En disant le chapelet.
3. ã n' yọ̄z-ã *montrant* p' də pü,	En ne leur en montrant pas de plus,
s'ā k'ẹ̆ n'ã sẹ̆vẹ̆ p' də pü;	C'est qu'il n'en savait pas de plus;
mẹ̄ s'ã ẹ̄tẹ̆ bĭ *assez,*	Mais c'en était bien assez,
s'ẹ̆l ẹ̆vẹ̆ pẹ̄ə kŏ̃tinüẹ̄.	S'il avait seulement continué.
4. ẹ̆l ẹ̆ bĭ trŏ̃pẹ̄ lọ̆ mŏ̃də;	Il a bien trompé le monde;
ẹ̆ yẹ̆ fẹ̆yü ẹ̆n blŏ̃də,	Il lui a fallu une blonde,
lẹ̆ djān-mẹ̆rīə txīə lẹ̆ nānŏ̃,	La Jeanne-Marie chez la Nanon,
k'ẹ̆l ã ẹ̆ fẹ̆ sẹ̆ dŏ̃dŏ̃.	Qu'il en a fait sa *dondon.*
5. ẹ̆ pẹ̄sẹ̆ sẹ̄ sẹ̆ptăt ã;	Il passait ses soixante-dix ans;
ẹ̆ s' n' ẹ̆tăkẹ̆ p' ẹ̄ djüən djã.	Il ne s'attaquait pas aux jeunes gens.

---

[1]) Remarquer la négation après le verbe *défendre:* il défendait aux jeunes filles de *ne pas* se laisser cajoler. On entend fréquemment la même faute dans le français populaire. (Cf. la version suivante n° 169 str. 2: il nous *recommandait* de *ne pas* nous laisser attraper). — On comprend facilement l'origine de cette erreur: il ne *faut pas* faire ce qu'on défend; et l'on ne songe pas que *défendre de ne pas faire* = *ordonner de faire.* Cf. n° 146, note 1.

ę̆ sę̆vę̆ bĩ k' sę̄ bę̆l ę̆bi	Il savait bien que ses beaux habits
n'ālĩ k' xü l' dǭ d'ĩ vę̄yə gri.	N'allaient que sur le dos d'un [vieux gris.
6. ę̆ n'y ę̆vę̆ kə lę̆ nānõ	Il n'y avait que la Nanon
pǫ̆ pyę̄r ã sę̄ nwă djipõ.	Pour plaire à ses habits noirs.
tǫ̆ sę̄ kə pwă dvẽ lü pę̄sĩ,	Tous ceux qui par devant lui [passaient
lę̆ rę̆vę̆rãs ę̆ yi fę̆zĩ.	La révérence ils lui faisaient.
7. sę̄ k'ẽ kõpǭzę̄ lę̆ txẽsõ	Ceux qui ont composé la chanson
ę̆ s' n'ã sõ, mę̆ fwă, pę̄ə p' [vãtę̄.	(Ils) ne s'en sont, ma foi, pas [seulement vantés.
ę̆ n'ẽ fę̆ kə d'ę̆gzăminę̄	Ils n'ont fait que d'examiner
lę̆ pyę̄tę̄ di tã pę̄sę̄.	La piété du temps passé.
8. lę̆ pyę̄tę̄ ę̆ lę̆ *vertu*	La piété et la vertu
s'ā lǫ̆ txmĩ di sālü.	C'est le chemin du salut.

(Amélie Joset, née en 1860, à Bonfol;
chanson apprise de son père, mort en 1898, à 80 ans.)

169.

Voici enfin sur le même sujet une dernière version qui nous montre comment la tradition populaire peut transformer et altérer un texte.

1. s'ā l' vę̄yə mę̄trə də vę̄rikǫ̆,	C'est le vieux maître de Varicourt
kə s'ę̄tę̄ ĩ bõ bigǫ̆.	(Que c') Qui était un bon bigot.
ę̆ s'ã ălę̄ ā mōtīə	Il s'en allait à l'église
ã prāyẽ sõ txę̆plă.	En priant son chapelet.
2. ę̆ nǫ̆ rkǫ̆mẽdę̄ bĩ	Il nous recommandait bien
də nə nǫ̆ p' lę̄xīə ę̆trę̆pę̄,	De ne nous pas laisser attraper,
də nə nǫ̆ p' lę̄xīə kăjǫ̆lę̄.	De ne nous pas laisser cajoler.
mę̄ lü ę̆prǫ̆txę̄ sę̆ nānõ	Mais lui approchait sa Nanon
kǫ̆m lę̄ fę̆vyǭl[1]) lə bātõ.	Comme les haricots le bâton.
3. sə srę̄ ę̆vü ĩ bõ mę̄tr d'ę̄kǭl,	Ç'aurait été un bon maître d'école,
sə n'ę̄tę̄ p' ę̆vü xə mę̄txẽ.	S'il n'avait pas été si méchant.

(Amédée Etienne, né en 1845, de Courtemaiche, à Fahy.)

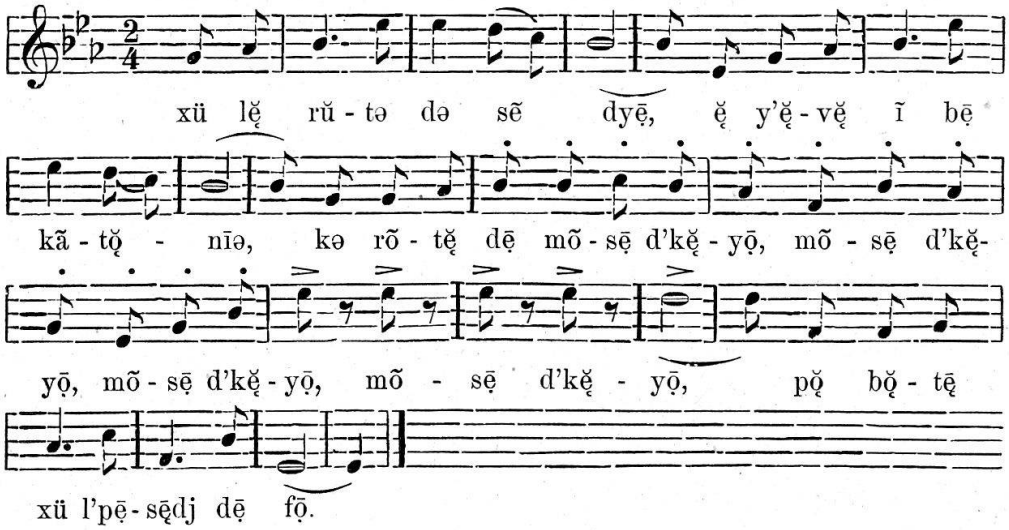
---

[1]) C'est le mot ajoulot; les Franches-Montagnes disent: *fę̆zyǭl*, tandis que le Vâdais emploie exclusivement le mot: *fę̆vătə* (faba + itta). (Cf. aussi le patois vaudois: *făvyūlę̆*.)

170.

lǫ̆ kãtǫ̆nīə — Le cantonnier

(Patois de Miécourt)



1. xü lę̆ rŭtə də sẽ dyę̄
ę̆ y' ę̆vę̆ ĩ bę̄ kãtǫ̆nīə
kə rõtę̆ dę̄ mõsę̄ d' kę̆yǭ,
mõsę̄ d' kę̆yǭ (ter)
kə rõtę̆ dę̄ mõsę̄ d' kę̆yǭ, [1])
pǫ̆ bǫ̆tę̄ xü l' pę̄sę̄dj dę̄ fǭ.

Sur la route de Saint-Dié
Il y avait un beau cantonnier
Qui cassait des monceaux de cailloux,
Monceaux de cailloux,
Qui cassait des monceaux de cailloux
Pour mettre sur le passage des fous.

2. ę̆n grǭx dę̆m vĩ ę̆ pę̄sę̄
k'ę̄tę̆ tǫ̆ bĩ ę̆tχipę̄;
ę̆l yi di: bę̄ kãtǫ̆nīə,
bę̄ kãtǫ̆nīə, (ter)
ę̆l yi di: bę̄ kãtǫ̆nīə,
vǫ̆ m' fę̆t li ĩ fǫ̆tü mę̄tīə!

Une grande dame vint à passer
Qui était tout[e] bien équipée;
Elle lui dit: Beau cantonnier

Vous me faites là un f...ichu métier!

3. l' bę̄ kãtǫ̆nīə yi rę̆põję̆:
ã si y'ę̆vǭ kãrǫ̆s kǫ̆m vǫ̆,
i n' rõtrǭ p' pü də kę̆yǭ
pü də kę̆yǭ (ter)
i n' rõtrǭ p' pü də kę̆yǭ
pǫ̆ bǫ̆tę̄ xü l' pę̄sę̄dj dę̄ fǭ!

Le beau cantonnier lui répondit:
Ah! si j'avais carrosse comme vous,
Je ne casserais (pas) plus de cailloux.

Pour mettre sur le passage des fous!

4. lę̆ grǭx dę̆m xi bĩ rmǫ̆nę̄
. . . . . .
dyę̆ ã sę̄ djã: fǫ̆tã lǫ̆ kã
fǫ̆tã lǫ̆ kã (ter)
dyę̆ ã sę̄ djã: fǫ̆tã lǫ̆ kã,
si bę̄ kãtǫ̆nīə s' n' ã p' ĩ fǭ!

La grande dame si bien rembarrée
. . . . . .
Dit à ses gens: F...ichons le camp

Ce beau cantonnier n'est pas un fou!

(Mme Bertha Pheulpin, Miécourt.)

---

[1]) L'Ajoie dit: *kę̆yǭ*, *tχę̆yǭ* ou même *tę̆yǭ*; Delémont a *txę̆yǭ*.

171.

Le *Pays du Dimanche* a donné dans une lettre patoise du 12 mars 1898, signée *Djozet Dibaindaine,* une version de cette chanson qui diffère un peu de la mienne; la voici textuellement:

1. Chu lai route, bïn maitnie,	Sur la route, bien matinal,
Ai yaivaie ïn cantonie,	Il y avait un cantonnier
Que cassaie des tas d' cäyôs,	Qui cassait des tas de cailloux
Des tas d' cäyôs	
Des tas d' cäyôs!	
Que cassaie des tas d' cäyôs	
Tain qu'ai lan aivaie mâ dos!	Tant qu'il en avait mal [au] dos!
2. In moncieu vïn ai péçaie,	Un monsieur vint à passer,
Qu'étaie tré bïn équipaie;	Qui était très bien équipé;
Que ïy dit: pouere cantonie,	Qui lui dit: Pauvre cantonnier,
Pouere cantonie,	
Pouere cantonie!	
Que ïy dit: pouere cantonie	
Vos ai ïn fotu métie!	Vous avez un fichu métier!
3. Le cantonie ïy répon,	Le cantonnier lui répond,
Sain fair béco de faiçon:	Sans faire beaucoup de façons:
Si feso l'faquin com' vos,	Si je faisais le faquin comme vous,
L'faquin com' vos,	
L'faquin com' vos!	
Si feso l'faquin com' vos,	
Y n' cassro pé de cäyôs!	Je ne casserais pas de cailloux!
4. Le moncieu bïn rambalaie,	Le monsieur bien *remballé,*
To capou s'en na rallaie;	Tout capot s'en est (r)allé;
An se diain: ai fa léchie,	En se disant: Il faut laisser
Ai fa léchie,	
Ai fa léchie!	
An se diain: ai fa léchie	
An repos le cantonie!	En repos le cantonnier!

Sous une forme française un peu différente, la même chanson est très répandue dans toute la Suisse romande.